

Itinéraires d'analphabétismes... et d'alphabétisations...

Co-Présidente de *Lire et Ecrire* - Belgique

Quelques 10.000 adultes participent aujourd'hui à ce que nous appelons des «cours d'alphabétisation» et qu'ils appellent «l'école». Qui sont-ils?

Ce sont des hommes et – surtout – des femmes (58%) des belges et des étrangers (80%), de toutes nationalités, avec une part importante de public issu des nouvelles migrations (Europe de l'Est, Afrique noire) des jeunes et moins jeunes, de 18 à 85 ans... Il n'y a pas d'âge pour apprendre. La majorité se situant cependant dans la tranche des 30--40 ans. Nous constatons qu'au fil des ans leur précarisation augmente. Aujourd'hui 38% sont sans revenus personnels et 37% dépendent du CPAS. Ils n'ont jamais été à l'école, en sont sortis sans aucun diplôme ou, malgré un CEB, voire plus rarement un CESI, ne maîtrisent pas, ni en français ni dans leur langue maternelle, les compétences de base en lecture et écriture.

Mais, au-delà de ces données statistiques, il n'existe pas de profil type de «l'analphabète» ou de «l'illettré». Les difficultés de le nommer «analphabètes», «analphabètes de retour», «semi-analphabètes», «analphabètes fonctionnels», «illettrés»... et de définir ne sont pas des hasards. Ces publics n'existent pas, ils sont désignés tels en fonction de critères socio-économiques et politiques extérieurs aux caractéristiques propres de l'individu. Les définitions, perceptions, représentations de l'analphabétisme, de l'illettrisme sont avant tout sociales et changeantes. Au 19^{ème} siècle il suffisait de savoir signer pour échapper à tout soupçon d'analphabétisme. Aujourd'hui, avec un diplôme de secondaire inférieur en poche, on est considéré comme «groupe à risques».

La définition de l'analphabétisme est une définition évolutive qui renvoie aux caractéristiques du développement de la société et à son modèle. C'est elle qui décide des savoirs utiles et du niveau utile de compétence dans ces savoirs. Ainsi, aujourd'hui on trouve le mot «analphabète» accolé à tout ce que nous devons savoir pour bien fonctionner dans la société. analpha-

bête en informatique, analphabète technologique...

Et donc, selon le point de vue, les estimations varieront de 0,49% (ceux qui «ne savent même pas signer») à 70% (ceux qui «n'ont qu'un diplôme secondaire»).

Vous savez d'ailleurs que ce n'est que très récemment que l'école s'est donnée comme objectif la réussite de tous. La norme a longtemps été l'échec scolaire d'une partie de chaque classe. Il fallait aussi des balayeurs... Et ce changement n'est pas d'abord une affaire d'humanisme. C'est qu'aujourd'hui notre modèle de développement économique implique que le balayeur sache lire.

Quels ont été leurs itinéraires scolaires?

Bien sûr, il y a tous ceux qui n'ont pas eu de scolarité – ou une scolarité écourtée. Parce qu'il n'y avait pas d'école, qu'elle était trop loin, trop chère, réservée aux garçons. Parce que le travail des enfants était une nécessité pour la survie familiale. C'est majoritairement le cas des migrants des pays du Sud.

Il y a aussi ceux qui, peu ou mal scolarisés dans leur pays d'origine, ont besoin d'une adaptation à notre langue.

Mais il y a aussi tous ceux qui ont été scolarisés de longues années en Belgique, belges ou enfants de migrants, et qui, un jour, se désignent ou sont désignés comme analphabètes puis frappent à la porte d'une association pour venir apprendre à lire et à écrire.

Une enquête menée en 1985 par Lire et Ecrire¹ auprès de personnes ayant été entièrement scolarisé en Belgique et participant à des cours d'alphabétisation, a mis en évidence les éléments suivants:

- Un échec et un décrochage scolaire très précoce en première et en deuxième année primaire
- aucune remédiation et aucun soutien, pas d'amélioration des résultats pour ceux qui restent plus longtemps à l'école si on ne sait pas lire à 10 ans, on ne saura pas lire à 16 ans et ce malgré des redoublements très nombreux, avec, apparemment, peu d'effet positif de l'orientation en enseignement spécial

¹ Kestelijn, C. et al (1986). *Itinéraires d'analphabétismes*. Lire et Ecrire. Office des publications officielles des Communautés européennes. Luxembourg.

- un sentiment de rejet du milieu scolaire, très fort, résultante
 - d'une situation scolaire *sentiment d'exclusion à l'école dans un système scolaire discriminant* qui entraîne absentéisme, redoublement, saut d'années, démotivation liées à une situation de non-pouvoir quand l'apprentissage se passe mal, ni l'enfant ni les parents n'ont de prise sur la scolarité, d'où fuite et absentéisme
 - d'un décalage culturel entre le milieu de l'enfant et l'école, non-compréhension des normes, des exigences et d'une situation familiale situation socio-professionnelle et attitude des parents vis à vis de l'enfant et de l'école, rapport au travail et au savoir («je préférerais travailler que d'aller à l'école»), fossé culturel qui empêche les parents d'être acteurs dans la scolarité de leurs enfants... pauvreté, mauvais traitement.

Pourquoi certains décident-ils, un jour, de pousser la porte de «l'école»? A quoi peut leur servir d'apprendre à lire et à écrire?

Contrairement à ce que l'on dit fréquemment ils ne viennent pas pour sortir de l'exclusion, pour s'intégrer. Au contraire, ils viennent au cours parce qu'ils sont insérés.

C'est parce que l'on est inséré - dans une société où le mode de communication dominant est écrit – qu'on a besoin de savoir lire et écrire. L'alphabétisation n'est pas un préalable à l'insertion, elle en est la conséquence.

Une autre enquête, menée en 1990, nous a permis de dégager une typologie des diverses logiques à l'œuvre parmi ces apprenants

« Recyclage »

Ce groupe se définit d'emblée comme lecteur. On sait lire, mais on suit la formation pour avoir un plus. Ce sont ceux qu'Hautecoeur définit comme «analphabètes par déclassement technologique». Il s'agit pour eux de se maintenir à la hauteur, vis-à-vis du travail, mais aussi vis-à-vis des enfants. Il s'agit de se mettre à la page. Le plus souvent, ce groupe arrête, satisfait, ou pour des raisons extérieures à la formation.

« Projet »

Ce groupe se définit dans une perspective de changement. Un événement dans sa vie et l'écrit apparaît comme un outil nécessaire

pour mener à bien un nouveau projet – élever des enfants, suivre leur scolarité, changer ou évoluer dans son travail, trouver un travail, s'intégrer dans un nouveau milieu, dans la société belge, réaliser son rêve une fois les enfants partis et le temps de la pension venu... Ce groupe arrête, son projet réalisé... ou se rend compte qu'il n'y a pas de lien direct entre son projet et la maîtrise de l'écrit. Il va alors basculer dans l'un des autres groupes.

« Loisir actif »

Ce groupe est un groupe dont la société n'a plus besoin – préretraités, chômeurs de longue durée... La disparition de leur statut social de travailleur enlève sens à leur vie. Alors, on va au cours. Parce que «aller à l'école», c'est ce qui se rapproche le plus «d'aller travailler». Aller à l'école, c'est retrouver un groupe, une communauté, une inscription sociale, une nouvelle inscription sociale, dans un lieu légitime (et légitimé par les intervenants sociaux). On ne perd pas son temps, on travaille.

Ecrire, recopier. Quoi? Pas d'importance. On n'est pas là pour comprendre, on est là pour produire. Mais derrière cet aspect – que le formateur vit parfois très mal – ce qui se dégage de ce groupe, c'est une demande de connaissance, de culture générale. Ils savent se débrouiller, ils ont des réseaux de solidarités, ils n'ont généralement pas honte de dire qu'ils ne savent pas lire. On vient donc se cultiver. Et comme on n'a jamais fini de connaître, on peut rester indéfiniment à «l'école», leur seul lieu légitime de reconnaissance sociale.

« je sais/je ne sais rien = je suis/je ne suis rien »

Pour ce groupe, l'alphabétisation est vécue comme une obligation. A la fois il la rejette – «On est quelqu'un, on est un bon travailleur, *on sait*», tout en ayant intériorisé une image de soi aliénante – «analphabète = bête» «je ne sais pas lire = je ne sais pas = je ne suis rien».

Ce groupe a constamment un discours paradoxal. Il y a le monde de l'écrit. Ils sont dehors. Ils veulent y entrer. Il faut une clé. Il y a l'idée qu'on y rentre d'un coup ou pas du tout. La baguette magique qui fait passer de l'autre côté, l'autre côté du miroir avec la peur et le désir d'y entrer. Ils disent «on a besoin de savoir lire comme de manger», mais ils arrêtent les cours tôt, déçus, avec un nouveau sentiment d'échec, tout en disant «on se débrouille bien sans».

Une autre enquête², auprès de travailleurs, a mis en évidence le paradoxe suivant – à la question «*Est-ce que vous avez besoin de savoir lire et écrire pour votre travail?*» ces personnes répondent «NON». Ils ne viennent pas pour le travail – ils ne doivent pas savoir lire pour effectuer leur travail, ils le maîtrisent et l'écrit n'intervient pas. Mais à la question «*Est-ce que le fait de venir au cours vous aide au travail?*» paradoxalement, ils répondent «OUI». Non pas pour le travail en lui-même mais pour les relations de travail, avec les collègues, les clients, la hiérarchie. Pour se sentir plus à l'aise. Moins stressé.

Pourquoi d'autres refusent-ils de s'y inscrire malgré les pressions sociales? Que viennent-ils – ou ne veulent-ils pas venir – y chercher?

Les illettrés ne savent pas lire parce qu'ils ont de bonnes raisons de ne pas savoir lire, de ne pas vouloir apprendre à lire.

- L'analphabétisme peut être vécu comme une identité, un statut, un signe de distinction – je ne sais pas, mais je suis quelqu'un.
- L'analphabétisme peut être utilisé comme une excuse face à certaines difficultés rencontrées.
- L'analphabétisme peut être un refus de participation, d'assimilation. S. Wagner a mis en évidence la notion d'analphabétisme de résistance, suite à l'analyse de l'analphabétisme des minorités francophones du Canada pour lesquelles s'alphabétiser était synonyme de s'assimiler aux anglophones.
- L'analphabétisme peut être un choix de liberté face à des contraintes bureaucratiques.
- L'analphabétisme peut être un refus de conversion à notre écrit – l'écrit que le prof apprécie – l'écrit qui modélise notre vision du monde – soit la vision du monde d'une minorité. Et les campagnes d'alphabétisation perçues comme des croisades, menées soit sous le coup de «l'émotion des classes cultivées», soit pour des motifs de rentabilité économique.
- Enfin il faut savoir – ou croire – qu'avec l'écriture on va changer sa vie pour s'engager dans cette difficile aventure d'apprentissage.

² Stercq, C. (1994). *Alphabétisation et insertion socio-professionnelle*. Bruxelles De Boeck.

L'obstacle à la lecture ne réside pas d'abord dans un manque de technique, mais dans l'absence de raisons de se doter de ces techniques. Il y a un rapport constant entre ce que l'on s'autorise à faire, à être et la place, le pouvoir que le corps social, que l'école, nous attribue, nous reconnaît. Entamer et mener à bien un processus d'apprentissage implique une démarche dynamique, active, qui nécessite, comme préalable, un certain niveau de participation sociale. Il n'y a pas de lecture et d'écriture sans pratiques sociales nécessitant ces savoirs. L'accès à l'écrit implique l'existence préalable et inconditionnelle d'un statut de lecteur. Être lecteur c'est aussi vouloir rencontrer ce qui se passe dans la tête d'un autre pour mieux comprendre ce qui se passe dans la sienne.

Tout ceci qui implique

- La possibilité de se distancer, de sortir de l'ici et maintenant☐
- L'évidence que cette distanciation apportera un plus, un surcroît de pouvoir sur soi et sur le monde☐
- Le sentiment d'appartenance à une communauté de préoccupation qui nous pose comme destinataire d'écrit et comme interlocuteur. Il n'y a pas d'apprentissage du lire et écrire qui puisse faire l'économie de l'entrée dans le monde de notre culture de l'écrit.

On est souvent loin du compte et ils ne sont pas dupes. Et quant à savoir s'ils apprennent et ce qu'ils apprennent, laissons, pour terminer, la parole à cette apprenante☐

«☐Avant, quand je me disputais avec mon mari, je ne savais pas lui répondre. Maintenant il ne me met plus dans sa manche. Avant il me mettait toujours dans sa manche. Parfois il s'énerveet moi je lui réponds, je ne me laisse pas faire moi et quand il m'attrape comme ça, je l'attrape aussi... Pourtant, c'était pas un cours de lutte ici☐».